

Zeitschrift: Annuaire de l'instruction publique en Suisse
Band: 12 (1921)

Artikel: Tendence vers l'enseignement agricole à l'école primaire rurale
Autor: Barbey, F.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-110811>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 19.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Tendance vers l'enseignement agricole à l'école primaire rurale.

I. Coup d'œil rétrospectif.

Si l'on suit le mouvement des tendances pédagogiques en remontant à quelque cinquante ans en arrière dans l'évolution de l'école populaire, on peut se rendre compte que deux périodes bien caractérisées ont précédé les années assombries par la guerre mondiale, années pendant lesquelles l'unique préoccupation des peuples était dirigée vers le salut de la patrie. La Suisse qui, au point de vue économique, est tributaire des grandes nations voisines, subit également le contre-coup des événements heureux ou malheureux qui exercent une influence plus ou moins profonde sur l'orientation des idées et des aspirations. Or, au point de vue intellectuel et pédagogique, notre pays, aussi bien que ceux qui l'entourent, a vécu pendant le quart de siècle qui précéda la guerre, une période de culture intensive, de progrès sous toutes ses formes, on pourrait presque dire de fièvre du savoir humain dans les divers domaines de la pensée. L'école populaire, sans aller aussi loin, n'en a pas moins été saisie elle-même par cette ardeur dans la course vers les conquêtes de l'idée. Aussi, les programmes ont-ils été démesurément amplifiés, les branches d'enseignement se sont-elles augmentées graduellement, tant et si bien qu'on est arrivé à vouloir faire des simples écoliers primaires de petits encyclopédistes qui, n'ayant de la science que le vernis, ont cru trop facilement être destinés à vivre dans un milieu apparemment plus attrayant que celui de leur enfance et se sont sentis dépaysés dans l'atmosphère pourtant vivifiante, quoiqu'un peu rude, de

la vie simple à la campagne. De là, cette ambition de la jeunesse actuelle vers un genre de vie qui ne cadre point avec sa réelle situation, ce fol engouement pour le plaisir et la jouissance, abstraction faite de l'effort qui les procure, cette désertion déplorable de la vie des champs pour chercher en ville la satisfaction du goût de la dépense et de la soif de la liberté. Tel est bien le tableau, esquissé en peu de mots, de la vie moderne telle qu'elle veut la comprendre et la pratiquer la jeune génération formée pourtant à l'école du soi-disant progrès intellectuel et pédagogique. Hâtons-nous de dire que le mal très réel signalé ici ne doit pas être imputable à l'école elle-même, mais à ses tendances trop théoriques et à la formation trop superficielle qui en est la conséquence.

Si nous remontons à une date plus éloignée dans le but d'examiner la transformation des moyens et des méthodes d'enseignement, nous arrivons à une époque de préparation et d'élaboration, celle qui a précédé immédiatement l'âge de l'instruction populaire obligatoire, époque marquée par un grand souci d'utilité directe dans l'éducation de l'enfance et de la jeunesse. Sans doute, le nombre des illettrés et des semi-illettrés était alors, vers 1850-1870, beaucoup plus considérable que de nos jours. Les programmes prescrivaient des connaissances beaucoup plus élémentaires quoique moins disparates, et encore, ne pouvaient-ils être parcourus que par une élite d'écoliers particulièrement bien doués et possédant un goût inné pour toute étude pouvant orienter la vie pratique, mais il n'en est pas moins certain que tous les écoliers, nous entendons ceux qui fréquentaient plus ou moins régulièrement la classe, arrivaient à l'adolescence munis d'un bagage suffisant de connaissances utiles et fortifiés surtout par une volonté solide de conserver et de réaliser les saines traditions de travail et de simplicité qui avaient marqué leur empreinte sur les premières habitudes contractées dans la vie familiale et sous l'influence des notions élémentaires inculquées à l'école primaire. Nos vieux maîtres avaient moins de culture et moins de science que les maîtres d'école formés par les méthodes modernes, mais ils possédaient à un haut degré le sens pratique et ils savaient se pencher affectueusement sur les enfants confiés à leurs soins pour leur faire entrevoir l'horizon de la vie dès son début et leur faire goûter la vie simple, la vie semée d'ef-

forts, la vie embellie par les scènes de la création, la vie au grand air sous le grand soleil du bon Dieu ; ils savaient, les vieux régents, ouvrir tout grands les yeux étonnés et ravis des bambins et leur faire observer, sans art mais de façon ingénue, tout ce qui fait la beauté et la grandeur des paysages de la nature, comme aussi du travail de l'homme qui rend la terre féconde et prépare les riches moissons que dore le soleil et qu'arrosent les ondées fertilisantes.

Si, d'une part, nous faisons l'éloge de l'avant-dernière période d'avant-guerre, c'est à cause de ses tendances utilitaires bien comprises et parce que ce fut là le temps de préparation, celui dont naquit le principe de l'obligation scolaire, d'autre part, nous devons reconnaître que l'époque d'avant-guerre fut marquée par le plein développement de l'instruction à tous les degrés et sous toutes ses formes et par la popularisation de l'enseignement, grâce surtout à un contrôle minutieux et à une sanction régulière des résultats obtenus (surtout par les examens des recrues). Si nous pouvons reprocher à l'époque précédente d'être restée sur un terrain trop élémentaire, nous accusons la dernière d'avoir été trop superficielle et d'avoir manqué le but en le dépassant.

Les événements graves qui sont survenus de 1914 à 1919 ont ramené les hommes d'école à une plus saine compréhension des besoins réels du peuple et ont désillusionné ceux qui se berçaient dans la douce quiétude créée par cette idée que, pour former un homme, il suffit de lui infuser un amas de connaissances, sans se préoccuper de l'usage pratique à en tirer et sans tenir compte du milieu et de l'adaptation à faire à ce milieu.

C'est pourquoi, l'école d'après-guerre doit, pour être fidèle à sa mission, se pénétrer des réelles nécessités de la jeunesse actuelle et guider dans un sens bien déterminé ses justes aspirations.

II. Les besoins et les aspirations de l'école d'après-guerre.

Dans un remarquable travail publié dans l'*Annuaire romand* de 1919 et dû à la plume très compétente de M. Quartier-la-Tente, le magistrat-pédagogue neuchâtelois relève deux critiques d'une gravité exceptionnelle qui sont faites aux méthodes actuelles de l'enseignement public :

« La première, c'est que toute l'instruction donnée aux enfants est basée sur la contrainte : elle est imposée, l'enfant doit la subir malgré tout ; la seconde, c'est que l'instruction ne prépare pas l'enfant à la vie sociale, à son activité future, à sa vocation. »

Nous pensons qu'il est possible d'étayer sur ces deux critiques fondamentales toutes les réformes qui s'imposent actuellement de façon pressante dans l'organisation de l'école en général et de l'école primaire en particulier et nous nous proposons, pour ce qui nous concerne, de faire application des conclusions tirées pour orienter la tendance à imprimer vers l'enseignement agricole à l'école primaire rurale.

A l'heure actuelle, le peuple, jusque dans ses couches les plus profondes, a ressenti les atteintes désastreuses provoquées par le bouleversement général, suite de l'épouvantable cataclysme qui a répandu partout le deuil, la misère, et comme contre-partie, la soif de la jouissance et un amour effréné de la vie facile. Loin de s'être amélioré dans son ensemble, le peuple a subi, à son préjudice, des transformations morales au point de vue des aspirations et des idées directrices de son activité et de son organisation sociale. Longtemps avant la guerre, on avait déploré déjà, un peu partout, l'exode des populations rurales vers les villes où elles avaient la prétention de trouver, en travaillant moins, en joignant souvent même l'oisiveté à une excessive liberté d'allure, une vie joyeuse et exempte du souci du lendemain. Les mesures prises pour enrayer ce mouvement n'ont pas abouti au résultat désiré, et nos jeunes gens et jeunes filles, à peine libérés de l'école, continuent à désertir la campagne pour chercher en ville des plaisirs factices et éphémères. Et comme ces émigrants n'atteignent pas, à l'om-

bre des villes, la réalisation de leurs rêves, il en résulte chez eux du mécontentement, de l'amertume, du dégoût de la vie, et volontiers, ils rendent responsables les hommes et les institutions du mal qui les frappe et des déceptions dont ils se disent les innocentes victimes. Et l'on sait le reste... C'est ainsi que s'accroissent les rangs des fainéants, des miséreux qui crient contre la société et sont prêts à s'enrôler sous le drapeau du désordre et de la révolution sociale.

Evidemment, l'école n'est pas directement responsable de cette affligeante situation, mais nous affirmons qu'elle doit, à l'heure actuelle, mieux organiser et diriger ses efforts de manière à s'adapter aux divers milieux dans lesquels s'exerce son activité et à donner à la nouvelle génération une intuition plus exacte des besoins modernes en la mettant à même de remplir avec succès toutes ses obligations.

Comme le préconise M. Quartier-la-Tente, l'instruction ne doit pas être basée sur la contrainte ; elle doit être acceptée de plein gré, et pour cela, elle doit revêtir un caractère d'utilité, d'adaptation pratique, et ne doit pas être imposée. Les moyens à mettre en œuvre pour atteindre ce but doivent avoir pour effet de former par persuasion et entraînement le caractère de l'enfant, en lui faisant apprécier et saisir son réel bonheur, en lui faisant aimer la vie la meilleure qui consiste dans le devoir accompli, celle du travail bien fait et soigné, de l'effort et du sacrifice joyeusement acceptés pour le bien de l'individu et de la collectivité. La tendance provoquée par la culture intensive, par le développement superficiel et trop général des intelligences sous le régime de programmes trop vastes et moulés sans adaptation au milieu, provoque une déviation du but marqué. Elle a pour conséquence inévitable d'établir une barrière infranchissable entre l'école et la vie réelle, la vie dans la famille et dans la société. Que l'on ne s'étonne pas si, dans de telles conditions, l'enfant, devenu adolescent, et livré à sa libre initiative, s'empresse de briser ses digues et erre dans l'inconnu comme un homme transplanté brusquement d'un pays dans un autre dont le climat meurtrier le met bien vite dans l'impossibilité d'agir et de vivre. Non, ce qu'il importe de réaliser avant tout, c'est de faire par l'école un sérieux apprentissage de la vie, c'est de la transformer en une fenêtre donnant une vive lumière sur les réalités de la vie et sur les

moyens à prendre pour réussir et pour ne pas sombrer dans cette course périlleuse qu'est la lutte pour l'existence.

Revenant au coup d'œil rétrospectif que nous avons jeté sur les deux périodes antérieures à la guerre, nous croyons que la meilleure solution du problème consiste dans une sage combinaison selon laquelle on choisirait dans chacune d'elles ce qu'elle a de bon et ce qui mérite d'être conservé. De la première, nous retiendrons cette louable préoccupation d'apprendre à l'enfant tout ce qui est utile, tout ce qui éclaire la route à suivre dans la vie qui se prépare, tout ce qui fait apprécier le bonheur de vivre dans le travail consciencieux, l'amour de l'ordre et le respect des traditions. De la seconde, nous conserverons un culte modéré pour l'acquisition des connaissances générales indispensables, en ayant soin toutefois de faire apprendre davantage en profondeur qu'en étendue, de préférer la qualité à la quantité, et en employant, par procédés de persuasion, tous les moyens propres à faire goûter l'étude personnelle et à faire aimer tout ce qui attache au pays natal, à faire apprécier les beautés de la nature et à cultiver chez chaque individu les goûts et les aptitudes qui l'orienteront vers sa profession, son avenir social, sa vocation.

Le but de ce travail est précisément d'appliquer les principes qui précèdent à l'école primaire rurale en développant judicieusement la tendance vers l'enseignement agricole. Sur les bases que nous venons d'établir, nous allons entrer maintenant dans le vif du sujet.

III. Moyens de donner à l'enfant le goût de la vie des champs et de lutter par l'école contre l'émigration de la jeunesse du village vers la ville.

Il est un principe pédagogique qui doit nous guider dans l'effort à accomplir : On n'aime bien que ce que l'on connaît bien. Nous parlons ici particulièrement de l'école rurale. Lorsque l'enfant, arraché assez brusquement aux caresses maternelles, franchit pour la première fois le seuil de la salle de classe, il éprouve une impression très forte qui n'est généralement pas favorable. La transition est certes pénible et il faut tout

l'art pédagogique et toute la délicatesse de l'institutrice ou de l'instituteur pour ne pas effaroucher le petit écolier qui ne comprend rien au système disciplinaire imposé et à ce genre de vie pressurée qui commence pour lui. Ici, nous avons la persuasion que l'on commet fréquemment une faute initiale en faussant, dès le début, la mentalité de l'enfant et en lui donnant l'impression ineffaçable (la première impression est la plus persistante) que l'école est un petit monde artificiel où l'on ne voit pas les choses comme à la maison, où l'on obéit à la baguette, où surtout on parle de faits et de choses qui paraissent ne pas exister ou n'existent que sur le papier et dans la bouche du maître. Or, ce premier contact est essentiel, et nous insistons ici sur la nécessité de ne pas enfermer l'écolier dans une serre étroite où l'on étouffe. Avant d'entrer à l'école, l'enfant, accompagnant son père à la ferme ou dans les champs, a fait connaissance avec les animaux domestiques, avec les oiseaux qui chantent dans le verger ou au sommet du grand chêne ; il a guetté le poisson dont les écailles brillent dans le ruisseau ; il a cueilli, pour en faire un bouquet à sa mère, les fleurs qui émaillent les prairies des alentours ; il a vu les saisons se succéder avec les variations des nombreux phénomènes de la nature ; il a suivi les labours, assisté aux semailles, il a vu les blés germer, grandir, se dorner pour la moisson ; il a goûté, sans s'en bien rendre compte, la poésie de la vie rurale ; il a posé beaucoup de questions pour satisfaire sa curiosité naturelle, source de la science ; puis, subitement, le voilà transporté dans une salle où il ne peut plus courir et respirer à son aise, où tout le monde est plus ou moins sérieux, plus ou moins attentif. Et ce qui est déconcertant pour lui, c'est qu'on ne parle presque plus de ce qui a charmé sa première enfance, de ce qui a jusqu'ici rempli sa vie, des bœufs qui traînent la charrue, du mouton qui bêle, de l'hirondelle qui s'envole bien haut en chantant, de la fleur qui s'épanouit, ou si on lui en parle, c'est d'une façon trop conventionnelle, trop aride, et son ardeur pour tout ce qui l'a enchanté auparavant s'éteint peu à peu, son enthousiasme naïf et pur se refroidit, et l'école lui apparaît comme un monde étranger, bien triste et bien austère. Ce tableau un peu exagéré a pour but de faire toucher du doigt l'importance de lier l'enseignement initial à la vie telle qu'elle se présentait pour l'enfant la veille de son entrée

en classe. Sans compromettre en rien une discipline relative et indispensable, il faut que l'école édifie son programme, dès le premier jour, sur les éléments acquis pendant la première enfance, qu'elle se montre souriante et utile dès le début et soit la continuation naturelle et logique de la vie commencée qu'il faut, cela va de soi, guider, embellir, qu'il importe d'élever vers le niveau moral auquel peuvent atteindre de jeunes âmes qui pensent et qui sentent. C'est ici que l'enseignement intuitif, non pas moulé dans le cadre étroit de la leçon de choses purement conventionnelle, mais rendu vivant et prenant contact avec le réel, avec tout ce qui est intéressant, tout ce que l'enfant a déjà vu sans regarder et sans comprendre, doit jouer un rôle de premier ordre. Avant de s'acharner à faire lire, écrire et calculer, il faut apprendre à ouvrir les yeux tout grands dans le magnifique livre de la nature, il faut apprendre à observer et faire conclure, il faut enseigner le langage en portant la conversation sur tout ce qui plaît à l'enfant, tout ce qui charme, tout ce qui rendra sa vie belle, bonne et utile. Et pourquoi retenir en classe, durant de longues heures, le pauvre petit prisonnier ? Bien vite, après quelques instants d'entretien vivant et impressionnant, franchissons avec lui la froide muraille d'un local fermé et faisons-lui respirer à pleins poumons l'air pur et vivifiant de la campagne, en lui montrant tantôt le verger aux arbres chargés de fleurs ou de fruits, tantôt la forêt animée par le chant des oiseaux, tantôt le ruisseau qui coule en serpentant au pied de la colline, tantôt le pâturage où chèvres et génisses broutent l'herbe savoureuse. Certes, le champ d'observation est vaste, illimité, et le programme à parcourir est le plus profitable de tous ceux que les pédagogues peuvent imaginer. L'écolier ainsi dirigé et entraîné se prend à aimer la classe et sent ses facultés s'épanouir et se préparer à l'effort intellectuel qui, bien amené, ne coûte pas et s'accepte avec plaisir et satisfaction. L'enfant, né à la campagne, se rend ainsi compte, non seulement par ses premiers souvenirs, mais par les appréciations de son maître et par la vision réelle des choses que ses sens et son esprit ont nettement perçue, que la vie des champs a ses beautés et que rien ne remplace les jouissances et les plaisirs suaves que procure le spectacle de la création.

Le programme, ainsi envisagé dès le début, se poursuivra

dans le même sens aux divers degrés de l'école primaire. Plus l'enfant grandira et se développera intellectuellement, mieux il comprendra et mieux aussi il goûtera un enseignement tout imprégné de l'amour de la campagne et de l'observation minutieuse des phénomènes qui, constamment, se reproduisent sous ses yeux trop souvent indifférents et inaccoutumés à la réflexion attentive. Bientôt, des récits simples et enchanteurs viendront rendre plus concrètes et plus fortes les impressions du premier âge.

Aucun pédagogue ne méconnaît la puissante valeur éducative des récits et l'influence décisive qu'ils peuvent exercer sur l'enfance appelée à les entendre de la bouche d'un maître capable de donner à son langage la vie et l'intérêt. Ces récits, judicieusement choisis et adaptés, tirés d'auteurs amis de la nature et de la vie agricole, seront tout imprégnés du parfum des fleurs, de l'arome des foins coupés, de la rosée matinale qui humecte l'herbe des prairies fertiles, de la douce vapeur qui s'échappe des terres fraîchement labourées, des impressions variées que l'on éprouve sous le toit ou aux abords d'une maison de campagne, auront pour effet de faire goûter le séjour au village et les nobles jouissances du monde champêtre. Quelques poésies simples et attrayantes, interprétées avec soin, seront l'heureux complément des récits que nous préconisons. Ainsi fera-t-on goûter des morceaux tels que « Le Petit Laboureur » :

Lorsque laboure mon père,
J'aime à marcher près de lui;
J'aime à bien voir, dans la terre,
Entrer le coutre qui luit.

Mon père tient la charrue,
Haussant ou baissant le bras,
Et l'alouette accourue
Vient becqueter dans nos pas.

C'est un exemple entre mille que nous citons en passant. Sous ce rapport, non seulement les programmes, dans leur interprétation, doivent établir un contact entre l'école et la vie réelle, mais aussi et surtout les manuels d'enseignement qui réaliseront ce but en s'inspirant notamment de tout ce qui vit, de tout ce qui grandit, se développe et se meut sous le beau soleil de la création.

Puis, de nouvelles promenades d'observation feront voir à l'enfant devenu inquisiteur le semeur qui répand son grain, le blé qui germe et qui lève, la tige qui grandit, l'épi qui se forme, le grain qui mûrit, la moisson qui va remplir les granges. Tout sujet de ce genre présente le thème d'études suivies et approfondies. Il n'est pas jusqu'au menu brin d'herbe, à la plus modeste fleurette, à la feuille de l'arbre qui prend corps, joue son rôle vivifiant de la plante, jaunit et tombe au premier vent d'automne, qui ne fournisse le sujet d'observations successives et variées. De même, la vie de l'agriculteur, une matinée de fenaison, une journée de labour, le repos du soir sous la feuillée ou devant la ferme, l'élevage du bétail, la promenade du dimanche dans la prairie et les champs, espoir et récompense du travail de l'année, la prière confiante à Dieu, dispensateur du soleil fécondant et des pluies rafraichissantes, la veillée d'hiver au coin du feu, sont autant de sujets aptes à captiver l'attention et à faire aimer la vie agricole. Virgile, le grand poète romain, le disait déjà : « Trop heureux l'homme des champs s'il savait apprécier son bonheur. » Le maître d'école qui enseigne à la campagne doit être lui-même un admirateur et un observateur de la nature, et dans son enseignement, il doit s'inspirer sans cesse du culte qu'il professe pour la profession noble et digne de l'agriculteur, qui n'est autre que le grand jardinier de la création.

Hélas ! nos programmes actuels, malgré quelques indications sommaires, n'impriment pas assez cette tendance vers l'enseignement agricole et vers ce culte de la nature. Son accentuation bien graduée dans ce sens ferait mieux approfondir les notions acquises et aurait comme conséquence de retenir le jeune homme ou la jeune fille à la vie champêtre. Certains maîtres, et nous en connaissons, sont très ingénieux sous ce rapport et savent trouver des applications très habiles selon la tendance que nous préconisons. Nous pourrions citer un instituteur fribourgeois, et M. A. Ferrière en a parlé dans un article publié récemment par l'*Education en Suisse*, qui « consacre ses excursions scolaires, hebdomadaires, scientifiques à l'étude de tous les caractères essentiels et distinctifs de la contrée (où il enseigne) aux points de vue minéral, végétal, animal, industriel et commercial ». Voilà certes un exemple à imiter et, sous ce rapport, une fois les principes généraux

admis, les instituteurs qui comprennent leur mission et ont le souci de leur responsabilité ont d'heureuses initiatives dont la répercussion bienfaisante se fait sentir sur toute une génération.

A mesure que l'enfant ou le jeune homme approche du moment où il doit voler de ses propres ailes et déployer son activité professionnelle, il importe d'accentuer la tendance de manière à l'orienter graduellement vers la profession qui doit le retenir dans le milieu natal et lui procurer un honnête gagne-pain. C'est ici que l'adaptation doit devenir plus nette suivant les milieux et les besoins de la population. L'enfant de la montagne n'a pas les mêmes goûts que celui de la plaine ; il importe qu'une certaine élasticité des programmes permette à l'instituteur de se conformer à diverses exigences locales. De même, les ressources économiques ne sont pas les mêmes partout, et il y a lieu d'en tenir compte pour que le futur travailleur puisse diriger son activité selon les moyens dont il dispose dans la région qu'il habite et suivant les progrès de l'industrie humaine dans ses diverses branches. Ici encore, l'instituteur clairvoyant doit être à l'affût de toutes les améliorations de façon à pouvoir renseigner constamment tous ses jeunes auditeurs. Il ne paraît pas hors de propos de faire ressortir que l'enseignement des travaux manuels pour garçons doit désormais trouver place dans les programmes primaires. Puisqu'il s'agit de préparer les enfants à la vie et puisque, dans la vie pratique, l'homme des champs, aussi bien que l'artisan, doit vivre du travail de ses mains, nous devons admettre que le futur agriculteur soit exercé comme habileté manuelle et que, dans ce but, il s'initie de bonne heure à ce genre d'occupation. Si l'école ne déploie son activité que sur le terrain des connaissances générales et spéculatives, elle aura presque inévitablement pour effet de détourner les élèves de la profession paternelle et de leur inspirer le désir de devenir employés de bureau. L'école n'est pas un atelier sans doute, mais elle doit donner à l'enfant, par le dessin comme par le travail manuel, la sûreté du coup d'œil et la dextérité de la main. Et c'est en apprenant à pratiquer habilement le travail de la main que l'on fera apprécier la noblesse de ce mode d'activité. C'est ici le cas de répéter la parole très juste de Jules Ferry : « Croyez-le bien, disait-il, lorsque le rabot et la lime auront pris, à côté du com-

pas, de la carte géographique et du livre d'histoire, la même place, la place d'honneur, et qu'ils seront l'objet d'un enseignement raisonné et systématique, bien des préjugés disparaîtront, bien des oppositions de castes s'évanouiront, la paix sociale se préparera sur les bancs de l'école primaire et la concorde éclairera de son jour radieux l'avenir de la société. »

Non seulement la paix sociale trouvera bénéfique à l'introduction officielle de cet enseignement, mais encore il y aura là tout avantage pour l'acheminement de l'enfance et de la jeunesse vers une profession, pour la détermination des goûts et des aptitudes de chacun. Ici encore, l'adaptation au milieu est nécessaire, et dans le domaine purement agricole, nous pensons que l'étude et la fabrication des outils et des machines servant à l'agriculture, des objets de menuiserie, comme aussi les opérations relatives à l'arboriculture, la confection du matériel d'apiculture, la construction de nichoirs et de mangeoires pour la protection des oiseaux utiles sont autant de points à faire entrer dans ce programme spécial. On objectera peut-être que les programmes sont surchargés et qu'il importe de ne plus y ajouter. Nous trouvons précisément que cette adjonction opportune doit avoir pour effet de produire un élagage des matières sans cesse surajoutées qui finissent par constituer un amas lourd et indigeste. Nous nous abstenons d'entrer ici dans les détails puisque ce n'est pas le lieu.

Depuis longtemps déjà et un peu partout, les travaux manuels ont leur place bien marquée dans les écoles de filles. Loin de vouloir diminuer ces dispositions du programme du sexe, nous serions d'avis d'accentuer aussi pour les filles la tendance utilitaire et professionnelle. Ce qui, à notre avis, donne à la jeune fille élevée à la campagne le désir de partir pour la ville et même pour un pays inconnu, c'est le goût du luxe, de la toilette exagérée, et le manque d'entraînement aux travaux que la fillette doit apprendre à pratiquer de bonne heure. Sans parler de l'enseignement ménager proprement dit qui est post-scolaire, nous pensons qu'il serait très opportun de donner dans les classes féminines le goût du travail domestique par l'enseignement de l'hygiène et de la propreté, par l'étude des moyens de rendre un intérieur familial agréable et attrayant, par l'intérêt porté à la culture des plantes et aux soins du jardinage, par l'étude du rendement d'un jardin potager bien

entretenu, ainsi que d'un poulailler rationnellement soigné. Les exercices d'observation et les travaux pratiques pourront aussi inculquer le goût de ce genre d'occupation. Enfin, le tableau suggestif de la vie paisible d'une famille modèle, la saine compréhension du rôle de l'épouse et de la mère dans le foyer rural, le récit de soirées passées en famille, soirées dans lesquelles la mère et la jeune fille répandent autour d'elles la joie et le bonheur, sont autant de moyens capables, parmi tant d'autres, de diriger la jeune fille vers son rôle futur et de l'attacher plus profondément à la vie simple et traditionnelle au sein de la famille campagnarde.

A l'enseignement positif et pratique de nature à faire aimer la vie des champs, il faut ajouter les moyens préventifs qui détournent l'enfant du désir de quitter la campagne. Il s'agit de mettre un frein à cette fièvre d'émigration, et dans ce but, le mieux est de faire toucher du doigt, par des récits puisés dans la vie réelle, les misères matérielles et morales qui atteignent infailliblement le jeune homme ou la jeune fille dans le cas où, par simple fantaisie et convoitise d'une vie facile, ils quittent aveuglément le toit paternel, dès le jour de la libération scolaire, pour chercher fortune dans les villes. Le proverbe « Pierre qui roule n'amasse pas mousse » trouve ici sa juste application, et l'intituteur ne doit pas craindre de revenir souvent, de façon occasionnelle dans ses diverses leçons, sur ce fol engouement à extirper parmi notre jeunesse. De plus, par ses relations prudentes et avisées avec les parents, par le prestige de son action d'éducateur, le maître portera, pendant qu'il en est temps, le remède au mal qui menace de se reproduire sans cesse.

Il est, pensons-nous, opportun de constater que la mentalité enfantine n'est pas la seule qu'il faut former et diriger, mais que les grands coupables, en cela, sont souvent les parents eux-mêmes qui contribuent à l'exode des campagnes vers la ville en émigrant avec leurs enfants sans perspective d'avenir, poussés par la seule ambition de trouver, dans les agglomérations urbaines un gagne-pain plus facile, alors que, dans la plupart des cas, ils ne réussissent qu'à augmenter le nombre des désœuvrés et des parasites de la société moderne. Ne serait-ce pas urgent de procéder à une active propagande par la presse et par des brochures populaires très suggestives dans le but de redresser les jugements

erronés et de prévenir les conséquences de tant de faux calculs ?

Si, d'un côté, il est indispensable de faire aimer la campagne par ceux qui l'habitent, il est tout aussi important, d'autre part, de faire goûter l'amour des champs et d'inspirer l'estime de l'activité agricole par ceux qui sont nés en ville. Là encore, tout un champ d'activité est ouvert à l'exploitation scolaire. Les œuvres annexes de l'école, que l'on a créées et développées depuis un certain nombre d'années à l'intention des classes urbaines, méritent, à notre point de vue aussi, toute l'attention des hommes d'école. Les jardins et les pépinières scolaires, l'école de plein air, les promenades d'observation, les colonies de vacances, etc., sont des formes d'activité dont l'organisation bien comprise aura, en particulier, pour effet de faire saisir aux petits citadins le sens de la vie agricole et d'y ramener ceux qui ont fait fausse route en prenant aveuglément le chemin de la ville. Ce n'est pas sans but que Frœbel, le créateur des jardins d'enfants en Allemagne, donne dans son programme une grande place à la fleur et à la plante. Nous sommes heureux de citer à ce propos un passage de la charmante brochure de M. Georges de Montenach intitulée : *La Fleur et la Ville*. L'auteur s'exprime comme suit : « C'est le jardin qui imprégnera l'âme vierge et neuve de l'écolier de goût pour la nature et de respect pour ses admirables dons ; c'est le jardin qui montrera à cet œil naïf et rieur s'ouvrant à la vie, les teintes multiples, parures de la fleur, la fine dentelle des feuilles, la courbe des branches et tant d'autres merveilles encore qu'on nous laisse ignorer si longtemps, pour ne pas dire toujours. A cette jeune main agitée et ignorante, toute frémissante de l'envie de détruire et qui ne saisit les choses que pour les saccager, on donnera peu à peu la douceur et l'adresse. Mais quelle fête de confier à la terre les germes féconds, de voir poindre les premières brindilles vertes, de suivre tous les jours l'évolution de la plante, son accroissement, sa floraison ! Que de liens entre l'école et l'enfant tous ces soins ne noueront-ils pas ! »

Nous ajoutons que ce parallélisme entre l'enseignement à la ville et à la campagne, — ce qui n'empêche nullement par ailleurs l'adaptation au milieu local, — permettra aux hommes de demain de se mieux connaître et de s'estimer davantage. Le citadin comprendra mieux ainsi l'importance du labeur fécond du travailleur de la terre et ce dernier sympathisera volontiers avec l'habitant des villes qui saura le comprendre et l'apprécier.

L'union des forces vives du pays en sera consolidée et la lutte des intérêts et des classes perdra de son âpreté pour le plus grand bien de la collectivité.

IV. Accentuation de la tendance agricole aux cours complémentaires. Innovation introduite à cet effet dans le canton de Fribourg.

Ce que nous pouvons réaliser graduellement à l'école primaire, nous devons le pratiquer, d'une manière encore plus intensive, aux cours complémentaires institués pour les jeunes gens de 15 à 19 ans.

Sans discuter ici de l'opportunité de la réintroduction ou de la suppression définitive des examens fédéraux du recrutement, nous opinons, dans l'un ou l'autre cas, pour une tendance professionnelle nettement accentuée selon les milieux. Si les leçons de la guerre ont imprimé à l'école nouvelle un mouvement bien défini vers l'étude plus approfondie et mieux en rapport avec les exigences de la vie, à plus forte raison cette réforme doit-elle être applicable à l'âge de la vie où le jeune homme prend directement contact avec les réalités et s'achemine vers son avenir définitif. Cette idée générale doit avoir sa réalisation dans les diverses disciplines, ainsi que dans l'éducation morale et patriotique, mais, restant dans le cadre de notre sujet, nous nous plaisons à relater le progrès qui, dans cet ordre d'idées, est en pleine voie de développement dans le canton de Fribourg.

En date du 19 décembre 1919, le Grand Conseil a voté une loi sur l'enseignement agricole, aux termes de laquelle l'Etat organise cet enseignement à tous les degrés et subventionne les institutions qui contribuent à l'instruction professionnelle agricole. La section VI du chapitre II de la loi est consacrée aux écoles primaires ; elle prévoit que les conseils communaux peuvent décider, avec l'autorisation de la Direction de l'Instruction publique, la création d'une section agricole pour les élèves du cours supérieur de l'école primaire ou des cours complémentaires. Cette section donne aux élèves les éléments des sciences nécessaires à la profession de cultivateur et les prépare à l'école régionale agricole. Cette dernière institution,

également prévue par la loi ainsi que l'école ménagère régionale agricole, a pour but d'enseigner aux élèves les éléments de l'agriculture rationnelle et de leur inspirer l'amour de la profession agricole. L'enseignement est complété par des démonstrations pratiques. Pour préparer des maîtres qualifiés à ces divers ordres d'enseignement, le législateur fribourgeois a institué également des cours normaux pour instituteurs qui, à la suite de deux trimestres complets d'études spéciales sous la direction des professeurs de l'Institut agricole, sont mis en possession d'un brevet délivré par l'école normale d'agriculture. L'Etat prend à sa charge le traitement des maîtres chargés de cet enseignement spécial annexe à l'école primaire, en stipulant que leur rétribution sera supérieure d'au moins 300 francs à celle des maîtres ordinaires.

Le premier cours normal d'agriculture pour instituteurs a eu lieu dans le courant du printemps et de l'été 1921 à Péroles et à Grangeneuve. Les 19 maîtres qui l'ont suivi, âgés pour la plupart de 20 à 30 ans, en ont largement profité et ont acquis, durant ce premier cours de trois mois qui sera suivi d'un second de même durée en 1922, une somme vraiment surprenante de connaissances. Il est, du reste, facile à comprendre que des instituteurs ayant déjà acquis de l'expérience par quelques années d'enseignement, profitent mieux que des jeunes gens, si intelligents qu'ils soient, de cours ayant une portée nettement pratique. Ces maîtres, à leur tour, répandront les connaissances qu'ils possèdent dans le milieu où ils seront appelés à professer, soit au cours supérieur de l'école primaire, soit au cours complémentaire, soit enfin à l'école régionale agricole. (classe primaire supérieure). Le programme des cours normaux, très bien conçu, comprend, pour la 1^{re} année, l'étude du sol, de la chimie agricole, des engrais, de la botanique agricole, de l'anatomie et de la physiologie des animaux domestiques, de l'élevage, de l'économie rurale, des associations agricoles, de la comptabilité, de la législation et des constructions rurales, de l'industrie laitière et de l'économie alpestre, des machines agricoles, de l'arboriculture et de l'apiculture. En 2^{me} année, le programme complète le premier et ajoute l'hygiène et l'alimentation du bétail, l'économie rurale, l'arpentage et l'amélioration du sol (drainage, irrigation, etc.) et les cultures, avec pratique agricole deux jours par semaine.

L'école fribourgeoise et les amis de l'agriculture fondent de grands espoirs sur cette innovation qui sera vraisemblablement le moyen le plus efficace de réagir contre l'émigration du village vers la ville, tout en faisant progresser et aimer l'agriculture en en rendant la pratique plus rationnelle et plus féconde.

* * *

En terminant notre exposé, nous souhaitons que la refonte nécessaire des programmes de l'enseignement populaire obligatoire ait pour effet d'alléger les matières comme quantité et de les faire approfondir comme qualité, que l'interprétation des programmes soit mieux adaptée aux divers milieux, que l'enseignement soit rendu vivant et attrayant et mis au niveau de l'esprit et de l'âge de l'enfant, que l'organisation scolaire soit basée davantage sur la persuasion que sur la contrainte, que l'instruction prépare mieux l'enfant à son activité future et à sa vocation.

L'enseignement à la campagne doit être orienté de manière à faire aimer la vie des champs dès l'entrée en classe et à provoquer une vive répulsion contre l'émigration de la jeunesse du village vers la ville. Aux cours complémentaires et dans les classes primaires supérieures, la tendance agricole sera plus nettement accentuée, et pour cela, il importe que l'école ait à sa disposition des maîtres expérimentés et spécialement préparés à l'enseignement agricole proprement dit.

Fribourg, juillet 1921.

F. BARBEY,
Chef de service.

